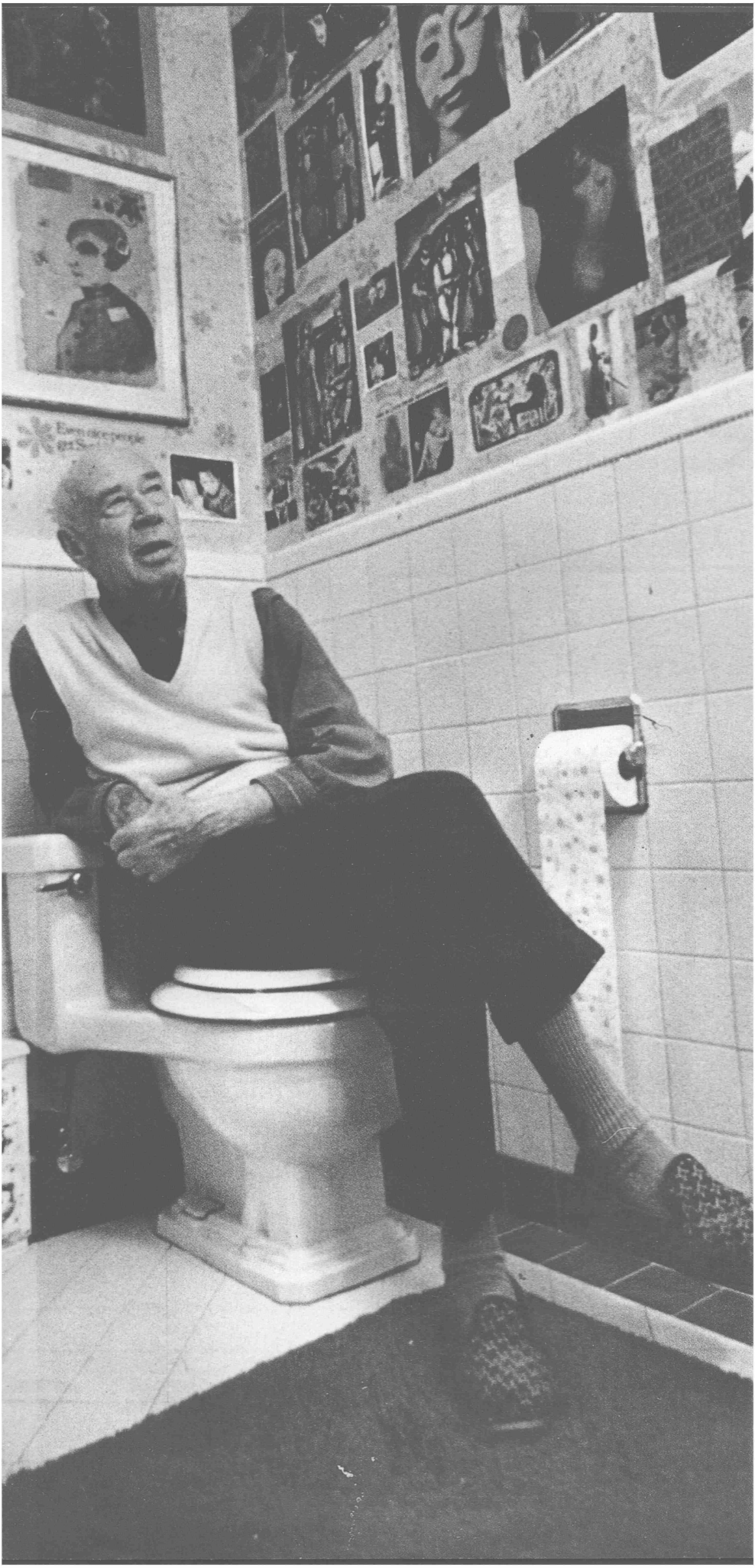

SERENY-SYGMA

ROMAN

Miller : les confessions d'outre-bringue

Dans « Crazy Cock », le roman oublié, Henry Miller raconte les sept plus folles années de sa vie. Sodome et Gomorrhe au son du jazz.

Des yeux chinois et rieurs derrière une paire de lunettes rondes, quelques énormes livres très feuilletés, sains et obscènes pour raconter la bohème à Paris dans les années trente, des rafales de mots entendus dans la rue, dans la fumée des bistrots, toute la gaieté urbaine entre Clichy et Pigalle : Miller est d'abord un joyeux souvenir de lecture.

C'est aussi un mystère, car cet homme qui n'a cessé de caboter dans les eaux troubles de l'autobiographie n'avait jamais raconté de près ce qui s'était passé au cours des sept plus folles années de sa vie, entre 1923 et 1930. On sait qu'il avait rencontré June, sa plus grande inspiratrice, dans un dancing de Broadway. Et, comme dans un mauvais mélo, cet homme marié, qui s'ennuie dans un emploi de bureau à la Western Union, plaque épouse et enfant pour cette taxi-girl, actrice en herbe, qui passe sa vie dans les bars et sur les genoux de messieurs aux portefeuilles bien remplis. Cette June, qu'il appelle Mona dans son cycle romanesque « La crucifixion en rose », et qui restera le grand amour de sa vie, qui était-elle ?

Réponse dans « Crazy Cock » (en bon français « bite en folie »), livre étonnant, amer, électrique. Le manuscrit était bizarrement resté au fond d'une malle appartenant à June. C'est donc grâce à l'obstination de deux universitaires américains, milléniens de choc, qu'on a pu arracher ce manuscrit à l'oubli. La question qui reste entière est : pourquoi donc June et Henry Miller, par une sorte d'entente tacite, ont-ils laissé ce morceau de prose au secret ? Comme ils ne sont plus là pour répondre, le texte nous lance sur quelques pistes. Et notamment sur celle-ci : ni l'un ni l'autre n'y apparaissent conformes à la mythologie optimiste construite par Miller dans ses œuvres ultérieures. On découvre, dans la rage de vivre et de survivre, deux jeunes « misfits », deux jeunes désaxés, qui naviguent entre le chômage et la prostitution, entre la déchéance et le maquereautage. Mais ce qui est mauvais pour la morale est bénéfique pour la littérature.

« Crazy Cock » est l'excellent récit d'un homme amoureux d'une femme qui lui impose de vivre avec une lesbienne, Jean. Dans « Crazy Cock », on découvre le Greenwich Village des boîtes de nuit miteuses, des dancings délabrés, des cafés en plein air, des bars clandestins, des salons de thé cosy, qui le sont moins du côté des toilettes.

Miller se met en scène sous le nom de Tony Bring, un esprit paranoïaque et avide de jouissance. Il traîne dans un New York torride, gigantesque fête foraine illuminée a giorno, arène pour rapaces, jungle de femmes et salle de bal géante, Sodome et Gomorrhe au son du jazz. Avec une âpreté masochiste, le roman nous entraîne dans ce trio infernal. Remplacez Jules et Jim par deux androgynes droguées, mettez au milieu un intellectuel impuissant et vous aurez une idée du genre de sarabande explosive qui peut traverser le livre. Dans des bruits de verres cassés, de portes claquées, de poursuites folles dans les arrière-cuisines, de clients dépouillés de leur argent et de leurs illusions, un romancier exerce son regard. Tout le talent de Miller est là, dans cette manière de se dédoubler : vitalité de la phrase pour faire l'épopée accablante d'un pauvre type.

Remplacez Jules et Jim par deux androgynes droguées et mettez au milieu un intellectuel impuissant...

Comment ne pas penser à Scott Fitzgerald qui, à la même époque, a déjà écrit « Les heureux et les damnés » et « Gatsby le magnifique » ? Comment ne pas voir que, lui aussi, Scott, écrivain doré, dans ses beaux quartiers, pressent la fin de l'âge d'or et l'imminence d'un krach financier ? Alors que Fitzgerald décrit avec une volupté dramatiquement désenchantée les derniers feux d'artifice de la grande nouba, et refait mille fois le récit d'un étudiant en lettres reçu chez les riches, Miller, lui, raconte son naufrage. L'envers du paradis, c'est vraiment lui qui plonge dedans.

Les dialogues sont cassants, haletants, blessés ; les moments de solitude deviennent de vraies prières mêlées à un charivari d'images. Des taxis bondés d'ivrognes, des rêves psychédéliques avant la lettre marquent ces confessions d'outre-bringue. Cette comédie humaine, filmée à la manière d'un Scorsese à vif, montre des poètes qui n'écrivent rien, des actrices qui ne sont sur aucun casting, des pervers de tous poils, des viols dans des cabines téléphoniques, le kaléidoscope d'une sorte de Pigalle américain, plus mauve, plus sale, plus fatigué que n'importe quel film de série B...

Grâce aux deux biographies qui paraissent simultanément, celle, très bonne de Mary Dearborn, et celle, plus confuse mais bourrée de bons détails, de Béatrice Commengé, on sait que le livre ne ment pas. On sait, par exemple, que Henry Miller, à court d'argent, s'est proposé, avec June, de devenir donneur de sang professionnel, qu'il a essayé d'être pris comme cobaye pour des expériences médicales. Les orgies d'images arrachées, à des heures de désespoir, de fatigue, se recoupent avec des crises de manque de June, qui prenait de la cocaïne. Les couteaux plantés dans les portes, les virées tonitruantes et mystérieuses de June et de Jean, qui faisaient vaciller l'esprit de Miller, là aussi, tout est vrai, proche, confirmé par des témoins. Miller a donc bien vécu sa saison en enfer, avant de renaître à Paris (comme Fitzgerald), changeant les perspectives et racontant tout avec une énergie retoucheuse.

Fasciné par la perversion, le sexe, le crime, Miller a failli y laisser la peau. L'œuvre gouailleuse, fraîche que nous connaissons de lui est donc celle d'un ressuscité. A ceux qui pensent qu'il n'a pas vécu la moitié de ce qu'il raconte dans ses « Tropiques », et qui ont sans doute raison, il faudra désormais ajouter la lecture de « Crazy Cock » : là, la férocité aiguë du regard, la surenchère de détails et de dialogues étonnamment justes ramènent Miller non pas au rang d'un conteur jovial mais au rôle d'un grand écrivain chauffé à blanc par la douleur. ●

JACQUES-PIERRE AMETTE

Crazy Cock, de Henry Miller, roman traduit de l'américain par Alain Defossé (Pierre Belfond, 251 pages).
Henry Miller, biographie, de Mary Dearborn, traduit de l'américain par Jean-Paul Mourlon. Introduction et notes de Georges Belmont, avec des extraits de lettres inédites de Henry Miller (Belfond, 379 pages).
Henry Miller, ange, clown, voyou, de Béatrice Commengé (Plon, 404 pages).

June et Anaïs

Les deux grandes inspiratrices de Henry Miller, June, ange noir sorti d'une boîte de nuit du Bronx, et Anaïs Nin, plus aristocrate, plus cérébrale, fille d'un pianiste classique, se rencontrent à Paris en décembre 1931.

June est en train de finir son histoire d'amour avec Miller, tandis qu'Anaïs commence la sienne. Mais les deux femmes forment une curieuse alliance, fondée sur une séduction et une jalousie réciproques. Anaïs Nin écrit : *« June séduit comme la mort. »* C'est un des épisodes les mieux racontés du petit livre de Gilles Plazy « Mona, l'ange noir de Miller » (Terrain vague, 171 pages). Plazy, fouineur et oblique, met en évidence la vitalité bohème de la petite colonie d'écrivains américains qui a vu, dans le Paris des années 30, la cité du romantisme par excellence. Pour Fitzgerald, ce fut la mélancolie de Babylone revisitée, pour Hemingway, une fête avant la corrida espagnole, pour Miller, le printemps sexuel de sa vie d'homme. ●

J.-P. A.